Vingt-Cinquième Année — N° 9038

Le Matin

Mercredi 25 Novembre 1908

ABONNEMENTS ANNONCES 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière — PARIS
SEINE & SEINE-&-OISE Trois mois : 5 fr. Six mois : 10 fr. Un an 20 fr.
PAYS À COUPONS 6 fr. 12 fr. 24 fr. — ÉTRANGER Trois mois 10 fr. Six mois 18 fr. Un an 36 fr.

AGENCES À L'ÉTRANGER
LONDRES : 160, Queen Victoria Street
BERLIN : 112, Leipzigerstrasse
NEW-YORK : 170, Nassau Street
Adresse Télégraphique : MATIN-PARIS
TÉLÉPHONES PROVISOIRES 422-18 — 422-29
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Stéphane LAUZANNE, Rédacteur en chef — SEUL JOURNAL FRANÇAIS RELIANT PAR SES FILS SPÉCIAUX LES QUATRE PREMIÈRES CAPITALES DU GLOBE — Jules MABELINE, Président

Comment se fait la Science

M. Henri Poincaré, de l'Académie française, publie aujourd'hui un livre, Science et Méthode, dont nous l'avons prié d'extraire pour les lecteurs du Matin les idées essentielles.

Tolstoï explique quelque part pourquoi « la science pour la science » est à ses yeux une conception absurde. Nous ne pouvons connaître *tous* les faits, puisque leur nombre est pratiquement infini. Il faut choisir ; dès lors, pouvons-nous régler ce choix sur le simple caprice de notre curiosité, ne vaut-il pas mieux nous laisser guider par l'utilité, par nos besoins pratiques et surtout moraux ; n'avons-nous pas mieux à faire que de compter le nombre des coccinelles qui existent sur notre planète ?

Il est clair que le mot utilité n'a pas pour lui le sens que lui attribuent les hommes d'affaires, et derrière eux la plupart de nos contemporains. Il se soucie peu des applications de l'industrie des merveilles de l'électricité ou de l'automobilisme, qu'il regarde plutôt comme des obstacles au progrès moral ; l'utile, c'est uniquement ce qui peut rendre l'homme meilleur.

Pour moi, ai-je besoin de le dire, je ne saurais me contenter ni de l'un, ni de l'autre idéal ; je ne voudrais ni de cette ploutocratie avide et bornée, ni de cette démocratie vertueuse et médiocre, uniquement occupée à tendre la joue gauche, et où vivraient des sages sans curiosité qui, évitant les excès, ne mourraient pas de maladie, mais à coup sûr mourraient d'ennui. Mais cela, c'est une affaire de goût, et ce n'est pas ce point que je veux discuter.

La question n'en subsiste pas moins, et elle doit retenir notre attention ; si notre choix ne peut être déterminé que par le caprice ou par l'utilité immédiate, il ne peut y avoir de science pour la science, ni par conséquent de science. Cela est-il vrai ? ou il faille faire un choix, cela n'est pas contestable ; quelle que soit notre activité, les faits vont plus vite que nous, et nous ne saurions les rattraper ; pendant que le savant découvre un fait, il s'en produit des milliards de milliards dans un millimètre cube de son corps. Vouloir faire tenir le nature dans la science, ce serait vouloir faire entrer le tout dans la partie.

Apologie de quelques fous.

Mais les savants croient qu'il y a une hiérarchie des faits et qu'on peut faire entre eux un choix judicieux ; ils ont raison, puisque sans cela il n'y aurait pas de science et que la science existe. Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir que les conquêtes de l'industrie qui ont enrichi tant d'hommes pratiques n'auraient jamais vu le jour si ces hommes pratiques avaient seuls existé, et s'ils n'avaient été devancés par des fous désintéressés qui sont morts pauvres, qui ne pensaient jamais à l'utile, et qui pourtant avaient un autre guide que leur caprice.

C'est que, comme l'a dit Mach, ces fous ont économisé à leurs successeurs la peine de penser. Ceux qui auraient travaillé uniquement en vue d'une application immédiate n'auraient rien laissé derrière eux et, en face d'un besoin nouveau, tout aurait été à recommencer. Or, la plupart des hommes n'aiment pas à penser, et c'est peut-être un bien, puisque l'instinct les guide, et le plus souvent mieux que la raison ne guiderait une pure intelligence, toutes les fois du moins qu'ils poursuivent un but immédiat et toujours le même ; mais l'instinct, c'est la routine, et si la pensée ne le féconde pas, il ne progresserait pas plus chez l'homme que chez l'abeille ou la fourmi. Il faut donc penser pour ceux qui n'aiment pas à penser et, comme ils sont nombreux, il faut que chacune de nos pensées soit aussi souvent utile que possible, et c'est pourquoi une loi sera d'autant plus précieuse qu'elle sera plus générale.

S'il n'y avait pas de faits simples, la science serait impossible.

Cela nous montre comment doit se faire notre choix ; les faits les plus intéressants sont ceux qui peuvent servir plusieurs fois ; ce sont ceux qui ont chance de se renouveler. Nous avons eu le bonheur de naître dans un monde où il y en a. Supposons qu'au lieu de 60 éléments chimiques, nous en avons 60 milliards, qu'ils ne soient pas les uns communs et les autres rares, mais qu'ils soient répartis uniformément. Alors, toutes les fois que nous ramasserions un nouveau caillou, il y aurait une grande probabilité pour qu'il soit formé de quelque substance inconnue ; tout ce que nous saurions des autres cailloux ne vaudrait rien pour lui ; devant chaque objet nouveau nous serions comme l'enfant qui vient de naître ; comme lui, nous ne pourrions qu'obéir à nos caprices ou à nos besoins ; dans un pareil monde, il n'y aurait pas de science ; peut-être la pensée et même la vie y seraient-elles impossibles, puisque l'évolution n'aurait pu y développer les instincts conservateurs. Grâce à Dieu, il n'en est pas ainsi ; comme tous les bonheurs auxquels on est accoutumé, celui-là n'est pas apprécié à sa valeur. Le biologiste serait tout aussi embarrassé s'il n'y avait que des individus et pas d'espèce et si l'hérédité ne faisait pas les fils semblables aux pères.

Il y a une hiérarchie des faits ; les uns sont sans portée ; ils ne nous en enseignent rien qu'eux-mêmes. Le savant qui les a constatés n'a rien appris qu'un fait et n'est pas devenu plus capable de prévoir des faits nouveaux. Ces faits-là, semble-t-il, se produisent une fois, mais ne sont pas destinés à se renouveler.

Il y a, d'autre part, des faits à grand rendement, chacun d'eux nous enseigne une loi nouvelle. Et puisqu'il faut faire un choix, n'est-ce ceux-ci que le savant doit rechercher ?

Sans doute, cette classification est relative et dépend de la faiblesse de notre esprit. Les faits à petit rendement, ce sont les faits complexes, sur lesquels des circonstances multiples peuvent exercer une influence sensible, circonstances trop nombreuses et trop diverses pour que nous puissions toutes les discerner. Mais je devrais dire plutôt que ce sont les faits que nous jugeons complexes, parce que l'enchevêtrement de ces circonstances dépasse la portée de notre esprit. Sans doute, un esprit plus vaste et plus fin que le nôtre en jugerait-il différemment. Mais peu importe ; ce n'est pas de cet esprit supérieur que nous pouvons nous servir, c'est du nôtre.

Qu'est-ce que le hasard ?

Les faits à grand rendement, ce sont ceux que nous jugeons simples ; soit qu'ils le soient réellement, parce qu'ils ne sont influencés que par un petit nombre de circonstances bien définies, soit qu'ils prennent une apparence de simplicité, parce que les circonstances multiples dont ils dépendent obéissent aux lois du hasard et arrivent ainsi à se compenser mutuellement. Et c'est là ce qui arrive le plus souvent. Et c'est ce qui nous a obligés à examiner d'un peu près ce que c'est que le hasard. Les faits où les lois du hasard s'appliquent deviennent accessibles au savant, qui se découragerait devant l'extraordinaire complication des problèmes où ces lois ne sont pas applicables.

Mais qu'est-ce que le hasard ? Ce n'est pas l'absence de toute loi, comme le croyaient les anciens ; ce n'est pas la loi inconnue, comme on le dit quelquefois. Le hasard est autre chose que le nom que nous donnons à notre ignorance, sans quoi il n'y aurait pas de calcul des probabilités ; on ne pourrait parler des lois du hasard, et les compagnies d'assurance feraient faillite.

Il nous fallait une meilleure définition. Les effets que nous attribuons au hasard sont ceux qui sont dus à de très petites causes, qui échappent à l'observateur inattentif et qui sont néanmoins considérables ou bien à des causes multiples et complexes, qui, isolées, n'auraient produit que des résultats insignifiants et qui ne deviennent efficaces que par leur accumulation.

Henri Poincaré,
de l'Académie française.

FARMAN ÉVOLUE DANS LA RAFALE

Henry Farman a fait un curieux essai hier matin et après-midi à Mourmelon. Mesuré à l'anémomètre, le vent variait de 6 à 14 mètres à la seconde, donnant une moyenne de 35 à 35 kilomètres à l'heure.

Le champion de l'air, en nous contant le récit de sa journée, nous a dit que c'était fort curieux de se faire soulever par une rafale qui emportait l'appareil à 15 et 20 mètres dans l'air. Puis, le coup de vent passé, l'aéroplane retombait pour être repris par une autre rafale. C'était un mouvement continu d'oscillations, quelque chose comme un ascenseur qui se serait déplacé en avant.

Farman fit ainsi des virages. Par vent arrière, il filait à 90 à l'heure ; par vent debout, son appareil, parfois, n'avançait plus. Vers la fin des essais, comme l'aéroplane restait parfaitement stable, dans une position horizontale dans tous les sens et sans aucune inclinaison, il ne fit aucune manœuvre ; il se laissait aller, faisant seulement agir, dans les virages, le gouvernail de direction.

— Je suis fort heureux, dit-il, d'avoir réussi à planer dans la rafale. C'était un point qui n'avait pas encore été élucidé. Le résultat est fort intéressant.

» Demain, je vais couper les extrémités du biplan pour obtenir un triplan de 7 mètres d'envergure. J'espère ainsi obtenir plus de vitesse avec la même stabilité. »

PROPOS D'UN PARISIEN

M. Maurice Quentin-Bauchart dit qu'il nous faut un code de la rue. C'est fort bien. Mais je vais plus loin : je réclame un code du trottoir.

Car la circulation n'est pas moins difficile sur le trottoir que sur la chaussée. A certaines heures et à certains endroits, il est presque impossible d'avancer. C'est une cohue, une ruée, une bagarre.

La circulation sur les trottoirs est devenue beaucoup plus active depuis quelques années. Et avez-vous remarqué comme les passants prouvent, jusque dans leur façon de marcher, cet égoïsme qui est maintenant au fond de tout ? Il y a encore dix ans, on se cédait la place, on s'excusait, on se frayait un chemin avec douceur. Aujourd'hui, on se bouscule, on joue des coudes, on se marche sur les pieds : même sur le trottoir, les arrivistes pratiquent avec une énergie sauvage le « Ôte-toi de là que je m'y mette » qui, au milieu des générosités collectives, est devenu le programme de chacun. Ajoutez à cela les obstacles créés par les échafaudages, les étalages, les terrasses, les édicules de toutes sortes, les bavards qui ont le talent de former des barricades vivantes aux passages les plus étroits, et n'oubliez pas certains porteurs de paquets qui vous enfoncent leurs boîtes dans les côtes, non sans vous traiter d'idiot et d'abruti.

Le fait est que le trottoir est devenu terriblement *struggle for life*. Une jeune Anglaise me disait :

— C'est une plus grande inconvenience de marcher à Paris qu'à Londres : ici, toujours boxée par les trottants... (du mot « trottoir » probablement).

Ah ! oui, nous avons changé depuis Fontenoy !

Le trottoir attend donc son code, lui aussi. Les piétons devront prendre leur droite, s'arrêter devant le bâton blanc des agents chargés de « couper » les cohues, et il n'est pas dit qu'un jour ou l'autre le piéton trop pressé ne sera pas l'objet d'une contravention pour excès de vitesse. — GUILLAUME VAUTEL.

LE CONFLIT AUSTRO-SERBE

INTERVIEW DU Prince régnant de Monténégro

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Le lendemain de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche, le prince Nicolas de Monténégro a manifesté sa pensée intime. Dans une proclamation vibrante de patriotisme et de douleur nationale, il exhortait à la patience les Serbes des provinces annexées. Il a

LE PRINCE NICOLAS DE MONTÉNÉGRO

parlé en prince régnant, en père aimé de ses fidèles montagnards, dont il personnifie la pensée et le courage, et en poète patriote dont le cœur fut meurtri par les événements inattendus. Bien des jours ont passé depuis et la situation ne s'est nullement améliorée.

Le Monténégro, ainsi que la Serbie, patiente avec le ferme espoir que les puissances feront ce qui est nécessaire pour satisfaire leur droit sacré et leur sentiment national. Un seul homme fut capable de suggérer la patience aux Monténégrins et ce fut leur prince, leur *gospodar*.

Pendant mon court séjour ici, j'ai eu mille preuves à ce sujet. Depuis que les événements graves ont commencé à se dérouler autour de son peuple et de sa destinée, il passe la grande partie de sa journée à recevoir les députations de différentes contrées du Monténégro, des nombreux représentants des tribus, ses généraux, chefs de corps, tous ces braves gens dont l'exaltation patriotique n'a plus de bornes.

Et à tous il prodigue des mots de consolation, de calme et de patience et en même temps, il excite leur courage, leur amour pour la nation et pour les frères opprimés.

En gravissant les marches du perron extérieur du palais, je l'ai vu, accompagné de son fils cadet, le prince Mirko, et entouré d'une vingtaine de ses sujets, ses braves Monténégrins, qui semblent taillés dans du granit dans leur beau costume national.

Introduit dans le grand salon du premier par le secrétaire particulier de S. A. R. M. Zivkowitch, je fus vivement impressionné et charmé du goût de cette demeure vraiment princière. Les portraits des ancêtres et des membres de la famille Petrowitch-Niegoche nous regardaient.

C'était là presque toute l'histoire du Monténégro.

Car sa vraie histoire, sa régénération datent de l'avènement du prince Nicolas. Je commence à me remémorer tout ce que son activité réformatrice et créatrice a su appliquer pendant ce long règne de presque cinquante ans, mais je suis agréablement tiré de ma songerie par l'apparition du prince.

Les premières paroles que S. A. R. m'adressa furent des compliments pour la presse française et particulièrement pour le *Matin*, et il continua :

On dit que la presse est la huitième puissance du monde, et j'aime à croire qu'elle est la première, car c'est elle qui pousse les autres dans un sens ou dans l'autre. Et c'est une grande consolation, un soutien que nous ayons trouvé dans notre malheur national la défense par la presse mondiale du droit des humbles et des opprimés. Il y a bien des exceptions, il y a ceux qui repandent des nouvelles tendancieuses, mais, que voulez-vous, des cas pareils doivent se produire toujours. Voyez-vous, moi-même, ces derniers temps, j'ai eu une très mauvaise presse, j'étais peut-être mal compris, mal jugé, mais...

Et le prince esquissa un geste vague, son regard se posa un instant sur le grand portrait d'en face, le représentant encore jeune homme. Un sourire de tristesse se peignait sur ses lèvres. Et, alors, j'ai eu le courage de couper ce silence. J'ai hasardé quelques mots sur l'amour ardent que chaque Monténégrin porte à son souverain, amour qui touche à la vénération.

Son regard s'illumina, alors sa voix devint plus forte, et il reprit avec chaleur :

Oh ! vous les connaissez déjà. Braves enfants, vraiments braves. Ils partagent avec moi fraternellement ces moments d'angoisse et de la douleur nationale. Patriotes ardents, ils ne peuvent pas concevoir qu'on nous arrache ce qui nous appartient, et qu'une frontière politique se pose entre eux et leurs frères de Bosnie-Herzégovine. C'est leur sang qui a coulé il y a trente ans pour la liberté de ce pays.

Des milliers de tombeaux en Herzégovine sont la preuve de l'héroïsme montré par les Monténégrins pour l'œuvre de la liberté de leurs frères. Ils ont en Herzégovine des parents, des cousins, oncles, leurs toits paternels, et des tombeaux qui leur sont chers. Le congrès de Berlin a négligé nos droits, les rares satisfactions que nous avons obtenues furent bien inférieures aux sacrifices que nous avons supportés durant la guerre ! Et, quand même, nous avons pendant trente ans scrupuleusement accompli toutes les obligations imposées par le traité. Nous n'avons pas profité du moindre allégement au joug qui pèse sur nous, tandis que les autres ont profité largement des modifications.

Patienter encore après de telles injustices veut dire que nous n'avons pas perdu confiance dans la bonne volonté des grandes puissances. Nous attendons avec espérance la prochaine réunion de la conférence sûrs de nos droits. Pourtant j'ai peur pour mes Monténégrins et je ne manque pas de leur recommander patience et prudence.

Et le prince se lève ; il me regarde en face et je crois lire dans son regard quelque chose comme un doute.

Et je murmure ma question :

— Et si la conférence, sire...

Mais il ne me laisse pas achever. Il pose amicalement sa main sur mon épaule, un gai sourire a éclairé sa figure ; du doigt, il me montre la fenêtre par laquelle entre la voix grondante de la foule, qui manifeste dehors. Et il me dit :

Ecoutez-les, demandez-leur, ils vont vous répondre pour moi.

PAUVRES COCHERS !

ILS SE PLAIGNENT — ILS ONT RAISON

Il paraît que refuser de payer son cocher n'est pas un délit. Je m'en étonnais l'autre jour devant un homme de loi.

— Vous croyez donc que l'on est obligé de payer les cochers ? me dit-il avec une forte assurance.

— J'avais cru... jusqu'à présent... balbutiai-je.

— C'est une grave erreur, reprit-il. Si vous avez le malheur de prendre un simple bouillon dans un restaurant et que vous n'acquittiez pas le prix de cette consommation, on vous condamnera pour « grivèlerie » (loi de 1863, ajouta cet homme compétent), mais si vous vous promenez tout le jour en voiture, rien ne vous empêche, en descendant, de déclarer au cocher que, vous trouvant dépourvu de tout numéraire, il vous sied de remettre la formalité du paiement en des temps meilleurs.

— Mais c'est un vol ! m'écriai-je tout indigné.

— Pas du tout. C'est une dette civile que vous contractez. Il n'y a là aucun délit. Le cocher peut, d'ailleurs, prendre quelques précautions. Celle, par exemple, d'exiger des arrhes si vous le faites attendre devant un magasin ou une maison à deux issues. Mais il n'use jamais de ce privilège.

Les cochers trouvent ces dispositions tout à fait désolantes. Aussi viennent-ils de pétitionner pour obtenir une législation qui ne les laisse point désarmés devant la mauvaise foi possible de leurs clients.

UN LEGS REFUSÉ

Trente faux tableaux menaçaient le Louvre

M. Drouet était un amateur d'art original qui mourut voilà quelques mois. Il habitait, rue de Seine, un appartement obscur et laid, composé de deux pièces et d'une cuisine, où, depuis trente ans, il entassait le produit de ses recherches. Artiste éclairé, homme de goût, il avait découvert, au demeurant, d'indiscutables trésors et les accumulait pêle-mêle dans le désordre de son logis mystérieux.

En mourant, M. Drouet léguait ses collections au Louvre, et déjà quelques privilégiés, admis à l'honneur d'entrevoir ces chefs-d'œuvre dans l'ombre et sous la poussière, annonçaient que ce serait sensationnel : pastels de Lhermitte, estampes de Whistler, sanguines de Boucher, de Watteau, de Lancret, et surtout ses toiles admirables représentant l'Ecole anglaise, trente Turner, et des Constable, et des Lawrence !

Or, peu de temps après, la direction des musées nationaux apprit que M. Georges Berger avait refusé précédemment, pour le musée des arts décoratifs, le don de ces Turner, que M. Drouet lui proposait, parce qu'il les déclarait faux ! Et, comme M. Georges Berger est membre du conseil supérieur des musées nationaux, le legs allait, évidemment, devenir matière à discussion sérieuse.

La chose, nous disait M. Georges Berger, est aujourd'hui presque entendue. Le doute que j'avais eu sur ces fameuses toiles ne m'est pas personnel et les remarques échangées avec mes collègues à ce sujet sont concluantes : il n'y a pas lieu d'accepter des toiles dont l'authenticité n'est nullement prouvée, qui sont même, vraisemblablement, de simples imitations. En ce qui touche les Turner surtout ! On en fabrique un peu partout, notamment en Angleterre, qui sont fort remarquables, car la peinture de Turner est facile entre toutes.

» Trente Turner ! C'était trop beau. Mais comme M. Drouet ne pouvait ou ne voulait justifier en rien l'origine de cette admirable collection et ne fournissait aucun détail précis sur la façon dont il l'avait formée, je refusai.

» Le conseil supérieur des musées partage, je crois, mon opinion. Il refusera, doucement, gentiment, mais il refusera. »

Le Louvre échappe belle.

L'AFFAIRE STEINHEIL

Journée de perquisitions

M. HAMARD TROUVE UN PAPIER DE SOIE

Me STEINHEIL MONTRE UN POINT BRILLANT

A une journée d'émotions et d'angoisses succéda une nuit de fièvre et de cauchemar... Autour du logis funèbre, impasse Ronsin, dans les mystérieuses ténèbres, quelques ombres falotes et inquiètes s'agitent sous la blême et parcimonieuse clarté d'un bec de gaz. Ce sont des journalistes, encore des journalistes, à l'affût de sensationnelles informations.

Le bruit n'avait-il pas couru, à une heure du matin, que Mme Steinheil, folle de douleur, venait de se suicider ? Des mains impérieuses font retentir la sonnette. La pauvre Mariette Wolff, tout effarée, les yeux bouffis de sommeil, accourt en trébuchant.

— Qu'est-ce encore ? s'écrie-t-elle.

Aux paroles qui se pressent, à la nouvelle annoncée, elle hausse les épaules, furieuse, et s'écrie :

— Des folies que tout cela ! Madame dort. Je ne la réveillerai pas.

Et les journalistes se retirent.

La matinée.

A neuf heures et quart, hier matin, de nombreux agents de la Sûreté, parmi lesquels se trouvaient les inspecteurs Dechet, Sablon et Laurent, arrivèrent impasse Ronsin, annonçant l'arrivée de M. Hamard.

On allait perquisitionner.

Les agents furent introduits aussitôt et trouvèrent Mme Steinheil, devant sa table, parcourant avec lassitude le courrier volumineux que venait de lui apporter le facteur.

Un taxi-auto stoppe devant la porte, à neuf heures et demie. Voici M. Hamard. Le chef de la Sûreté descend, alerte, faisant claquer derrière lui la portière de la voiture. Il est accompagné de l'inspecteur principal Doll et d'un secrétaire.

Vite, des ordres brefs sont donnés. Tandis qu'un inspecteur court vers une épicerie voisine procéder à l'achat de quelques chandelles, les agents de la Sûreté, précédés de leur chef, s'apprêtent à commencer les perquisitions.

Mlle MARTHE STEINHEIL
La fille du mort se rend à l'instruction en se voilant devant l'objectif.

M. Jouin, secrétaire de M. Hamard, arrive sur ces entrefaites. Il est dix heures un quart. Ce fut parmi les inspecteurs un rapide et pittoresque changement à vue. Les chapeaux sont accrochés un peu partout, jetés sur les meubles, sur les chaises. Les manteaux sont prestement enlevés et déposés sur le lit de Mariette Wolff. Certains même se débarrassent de leur col. Le cou libre, l'œil vif, les membres souples, ils vont entreprendre un utile labeur.

Et Mariette Wolff, toute songeuse à la vue de ces intimidants apprêts, n'en oublie point pourtant ses humbles et ménagères charges. Son bras s'alourdit d'un vaste panier et, d'un pas diligent, elle s'empresse vers un marché voisin, où se débitent le bon bœuf et l'alléchant poireau.

Au dehors, ce sont des chansons, de folles chansons, tandis que la police se prépare à de graves besognes. Oui, des peintres sont là qui badigeonnent et qui chantent. On chante toujours en badigeonnant. Un pâle soleil — si pâle — égaye le décor. Les ouvriers blanchissent les murs du pavillon et recouvrent la porte d'entrée de diverses peintures. Ah ! la police ? ils n'en ont cure ! Son impressionnant appareil ne les émeut nullement. Ils chantent !

Première perquisition.

M. Hamard, escorté de ses agents, procède dans la cave aux premières investigations. Ses inspecteurs sont pittoresquement costumés : l'agent Dechet est revêtu d'une longue blouse ; Sablon a le torse ceint d'un tablier domestique.

— Ah ! qu'est-ce que nous remuons ! s'écrie-t-il en agitant ses mains au-dessus de sa tête. Nous allons être beaux en sortant de la cave ! Attention au savon. Il nous en faudra !

Onze personnes, à la lueur fumeuse des chandelles, se meuvent péniblement dans les ténèbres de la cave, parmi l'amoncellement des objets épars, le cahos de débris, de meubles aux moisissures vétustes, aux poussières surannées. Les agents de la Sûreté fouillent, furètent, retournent en tous sens ce qui se présente sous leurs mains. Mme et Mlle Steinheil sont là présentes, aident les inspecteurs de leurs conseils, leur donnent d'utiles indications.

C'est ensuite le défilé des interviewers. Ils

M. Hamard — M. Jouin
LE CHEF DE LA SÛRETÉ QUITTE LA VILLA STEINHEIL APRÈS LA PERQUISITION

arrivent en rangs pressés. Mme Steinheil les reçoit et, tout de suite, une flamme de colère dans le regard, elle proteste contre certain bruit courant hier matin dans la presse, suivant lequel elle aurait dit que Remy Couillard était amoureux de sa fille Marthe.

— Jamais je n'ai tenu un pareil propos ! s'écrie-t-elle. Je proteste avec la dernière énergie. J'ai simplement déclaré que j'avais reçu des lettres anonymes me disant ceci : « Peut-être Remy Couillard est-il amoureux de votre fille. Ce sentiment expliquerait l'acte de votre valet, détournant une lettre de Mlle Marthe à son fiancé. »

On visite le grenier.

Ayant terminé la perquisition de la cave, le chef de la Sûreté se dirige avec ses hommes vers le grenier. Sous les combles, les recherches recommencent. Les policiers travaillent à nouveau dans la poussière, visitent tous les coins, inspectent chaque objet. Ont-ils découvert quelque chose ? Oui, un léger papier de soie — papier mystérieux — tout pareil à celui qui enveloppait la perle du portefeuille.

Mais voici l'heure du déjeuner. Il est midi dix minutes et M. Hamard reparaît au seuil du pavillon. Il est immédiatement entouré par les journalistes et répond fort évasivement aux multiples questions qui, de tous côtés, se pressent.

— Nous n'avons pas encore terminé, accorde le chef de la Sûreté. Nous reviendrons cet après-midi.

— A quelle heure ?

— Je ne sais.

— Avez-vous trouvé quelque chose ?

M. Hamard hésite. Répondra-t-il ? Non. Il sourit ; puis, d'un geste brusque, il se découvre.

— Bonjour, messieurs !

Et, suivi de ses agents, le chef de la Sûreté regagne, d'un pas rapide, son automobile.

C'est maintenant le tour de Mme Steinheil d'être assaillie de questions.

— A-t-on trouvé quelque chose ? clament plusieurs voix.

— Je ne puis répondre, M. Hamard me l'a défendu.

Pressée de tous côtés, Mme Steinheil consent à dire :

— Oui, on a trouvé plusieurs choses, mais M. Hamard ne veut pas que j'en parle. Il doit voir M. Leydet et conférer avec lui au sujet du résultat qu'ont donné les perquisitions.

Deuxième perquisition.

Les perquisitions ont repris dans l'après-midi, à trois heures, après une conférence assez longue de M. Hamard avec M. le substitut Grandjean et M. Leydet.

Voici, à ce sujet, la communication qu'a faite M. Hamard :

Tout d'abord, on explora un placard assez profond qui s'ouvre dans l'escalier de la villa, sur le palier du deuxième étage. Au milieu de divers objets tout à fait insignifiants, il y fut découvert une certaine quantité de papier

LE DÉFENSEUR DE REMY COUILLARD

de soie. Une feuille de ce papier avait été déchirée. Un morceau manquait. Est-ce de là que provenait le fragment trouvé dans la matinée ? Cela on le saura plus tard. En ef-